

**A.L. SNIJDERS**  
*N'écrire pour personne*



N'écire pour personne



A.L. Snijders

# N'écrire pour personne

*De toutes petites histoires*

Traduit du néerlandais  
par Guillaume Deneufbourg

L<sup>É</sup>ditions de  
L<sup>O</sup>bservatoire

*Ce livre a été publié sous la direction éditoriale de François Guillaume.*

*Note de l'éditeur*

Cette édition française est une sélection composée  
à partir de *Belangrijk is dat ik niet aan lezers denk*, publié en 2006,  
et de *Bordeaux met ijs*, publié en 2008,  
tous deux édités par l'AFdH aux Pays-Bas.

ISBN : 979-10-329-0117-5

Dépôt légal : 2017, août

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

© 2006, 2008 A.L. Snijders, M. Müller & AFdH Uitgevers

## A.L. SNIJDERS (1937-)

Qui se cache derrière ce pseudonyme, cet écrivain néerlandais très discret qui « voudrait être inapprochable », qui « aime que les choses simples soient incompréhensibles » ou qui pense qu'« une phrase est comme un couteau tranchant » ? Né à Amsterdam à la fin des années 1930, aujourd'hui professeur à la retraite et ancien journaliste reconnu pour ses colonnes bien senties, A.L. Snijders (de son vrai nom Peter Cornelis Müller) quitte durant ses jeunes années l'Académie des beaux-arts pour étudier la littérature. Sa carrière d'enseignant commence peu après. Dans les années 1970, il laisse derrière lui Amsterdam pour rejoindre l'est des Pays-Bas, près de la frontière allemande, une région verte et paisible, où il s'installe avec sa femme et ses cinq enfants. Là, le professeur parfois considéré comme anarchiste vit au cœur de ce qu'il appelle une « ménagerie hippie », pleine de livres, d'animaux et de fantaisies, où ses écrivains préférés sont, entre autres, Nescio, Gustave Flaubert, John Cheever, James Salter, J.D. Salinger et Isaac Babel.

En 2001, à soixante-quatre ans, A.L. Snijders initie un rituel, celui d'écrire un texte en une demi-heure, une heure, quotidiennement, sans parfois se relire ou en changer un mot, de son propre aveu, afin de les envoyer par courrier électronique à ses proches ou à ses enfants. Ces textes singuliers par la liberté de leur forme, leurs emprunts à la chronique journalistique,

à la fable, au journal intime, au conte, au blog, à la poésie en prose ou à la microfiction, qu'il nomma *ZKV*, pour *Zeer Korte Verhaal*, c'est-à-dire « toutes petites histoires », formèrent, petit à petit, une œuvre importante et originale, éclairée et mordante, surprenante et poétique, à la concision et à l'efficacité renversantes. Snijders a ainsi réussi l'incroyable pari de poursuivre et de réinventer la forme minuscule littéraire, pour en faire le cœur de son œuvre. Son premier livre de *ZKV* paraît en 2006, suivi de plusieurs autres – des milliers de toutes petites histoires ont été écrites. Ces collections de fulgurances, d'histoires autobiographiques, d'anecdotes surréalistes ont été récompensées par le prestigieux prix Constantijn-Huygens en 2010.

I

Une ondulation  
à la surface du temps



## DEUX DONS JUANS

Un jardin botanique est accroché à flanc de colline sur les hauteurs de la vieille ville (Blanes, Espagne), il regorge de plantes et d'arbres venant de tous les coins du monde, rapportés au XIX<sup>e</sup> siècle par un homme à consonance allemande. Il devait être très fortuné. D'ailleurs, il l'était. Les visiteurs affluent dans cet espace vert. Parmi eux, deux dons Juans espagnols avec, à leur bras, deux petites Polonaises. Rien n'est plus beau que l'amour. L'agacement ne l'est sûrement pas plus. Car ces deux coureurs de jupons m'agacent, au plus haut point. Ils ne sont plus vraiment jeunes, l'un d'eux perd ses cheveux. Il fait de son mieux, fidèle à tout ce qu'on dit du *latin lover*. Il chante quelques mots en espagnol, claque des mains, tape du pied. Les jeunes femmes ne parlent que polonais, les hommes s'en tiennent à l'espagnol. Je les croise près des cactus mexicains, des succulentes d'Afrique de l'Est, près des tonnelles en plastique et des toilettes publiques.

Je considère cette petite bande et ne cesse de changer d'opinion à son sujet. Au début de ma promenade, ces jeunes femmes me semblaient pitoyables, ces hommes cyniques. Puis, en fin de compte, je les vois tout autrement. Un poème de Goethe en allemand, accompagné de sa traduction espagnole, est gravé à côté d'une fontaine. Celui qui est dégarni déclame les rimes avec ardeur, et je commence à l'apprécier. Surtout parce que les jolies Polonaises, ennuyées, ne s'intéressent plus à lui. Un

monde d'anciennes formes littéraires se brise sur la surface lisse de notre vie industrielle. Je suis le témoin d'une tragédie toute convenue.

## LA TOUR

Mon père jouait au club de tennis Festina, dans le Vondelpark, et il aimait le compositeur Leoš Janáček. Ma mère jouait aussi au Festina et elle aimait séduire. Un dimanche matin, Frans LaTour a frappé à notre porte, rue Raphaël. Mon père a ouvert, lui a demandé ce qu'il voulait. Il le connaissait de vue, c'était aussi un joueur du Festina. LaTour lui a raconté qu'il souhaitait fonder une association Janáček et a proposé à mon père d'en devenir membre. Mon père a accepté, LaTour est reparti. Il a descendu la rue Raphaël, s'est engagé dans l'avenue Apollo, devant le monument au général Van Heutsz, a traversé le passage du lycée d'Amsterdam, puis est arrivé dans la rue De Lairesse, où il habitait. Il est ensuite allé s'asseoir à la fenêtre de sa garçonnière pour observer les rares voitures qui passaient dans la rue. C'était un dimanche matin, en 1955. LaTour était un homme de petite taille, toujours bien habillé, teint mat, cheveux foncés, nez aquilin. Comptable, il travaillait dans un cabinet et lisait le poète Couperus à la nuit tombée. Mon père n'a jamais plus entendu parler de l'association et, au club de tennis, LaTour l'évitait. Chez nous, rue Raphaël, on a commencé à suspecter ma mère d'avoir flirté un peu trop naïvement avec LaTour. Ma mère était par ailleurs très jalouse. Lorsque d'autres femmes tournaient autour de mon père, il valait mieux ne pas être dans les parages. Cet épisode n'a guère profité à la paix de notre foyer, et il a influencé mon regard sur la vie comme peu d'autres événements.

## UNE FÊTE

J'avais été invité à la fête d'anniversaire d'une fillette de trois ans. Les enfants, de petites filles et petits garçons, étaient accompagnés par leurs parents ; une mère ou un père, et parfois même une mère avec un père. À table, je faisais face à un de ces hommes qui gagnait sa vie en écrivant. Il affirmait que, tout bien considéré, Nescio et Salinger ne valaient rien. Ce fut comme s'il m'arrachait un jouet que je serrais contre mon cœur depuis cinquante ans, comme si l'ours éborgné et l'âne en peluche estropié disparaissaient dans les ténèbres d'une cage d'escalier. J'ai ensuite fait face à une jeune femme. Pour entamer la conversation, je lui ai demandé quel enfant était le sien. Elle a répondu, de but en blanc : « Je n'ai pas d'enfant, mais j'aimerais en avoir. Connaissez-vous un géniteur ? » J'ai été tellement sidéré par cette réponse que des picotements ont chatouillé mon cuir chevelu.

## LE RAT

Durant soixante ans, j'ai appelé le frère de mon père « oncle Gerrit ». À sa demande, j'ai laissé tomber l'« oncle ». Né en 1913, il avait étudié dans les années 1930 au conservatoire de Berlin. C'était l'artiste de la famille. Au milieu de la guerre, on a trouvé un rat dans les toilettes. Ma mère a hurlé, mon père était au bureau. Oncle Gerrit est venu nous aider, telle une apparition élégante, distinguée. Le rat avait déjà disparu. Pour la forme, Gerrit a tisonné le fond de la cuvette avec le manche de son parapluie. À présent, il vit seul dans un appartement à Amstelveen, il joue au golf à Spaarnwoude, il a une petite amie. Je lui téléphone le

jour de son quatre-vingt-huitième anniversaire. Il va bien, il lit Tucholsky, il a les idées qu'il a toujours eues. Je sais qui il est.

## L'ÉCRIVAIN

En 1912, Kurt Tucholsky a écrit une histoire d'amour. Un cadeau, emballé dans un grand paquet blanc, y est offert. La femme veut le déballer, mais l'homme lui demande d'attendre. Il vaut mieux qu'ils aillent se coucher. « Ils dormaient. Quand ils se sont réveillés – elle l'avait chatouillé pour qu'il ouvre les yeux –, Claire s'est levée, a défroissé sa jupe et dit ces mots : “Je ne suis pas curieuse, mais j'aimerais bien savoir ce qu'il contient.” Elle a essayé de le deviner de toutes ses forces, mais elle n'y est pas parvenue. (Elle ne le saura jamais, car ils oublieront le paquet à l'hôtel.) »

Tucholsky a joui d'une grande popularité. Il a reçu des centaines de lettres de lecteurs qui voulaient connaître le contenu du paquet. Il est regrettable d'attacher autant d'importance à l'écrivain. Je préférerais qu'on ne pense jamais à l'auteur, qu'on ne retienne que ses histoires. Je ne sais pas grand-chose de Tucholsky (juste qu'il s'est suicidé en Suède en voyant que Hitler avait conduit son pays à la ruine), mais qu'il mette cette dernière phrase entre parenthèses indique qu'il n'avait rien d'un romantique et que nul sentimentalisme n'avait sa place dans son écriture.

## LE BOULANGER

Je vais chez le médecin par un matin d'automne clair et froid. À côté de moi, dans la salle d'attente, un homme me parle du temps glacial des derniers jours. Je lui dis qu'en Islande, les

carottes coûtent deux florins la pièce. Je décris mes symptômes au médecin, qui me répond que je souffre du syndrome de Tietze. Il ajoute que ce diagnostic est pour lui évident, ce qui me rassure. Il appelle la secrétaire du spécialiste et prend rendez-vous pour moi. Sur le trottoir d'en face, le boulanger nettoie une cuve au Kärcher. Je sais que son fils, quand il était mineur, a emprunté sa fourgonnette et a roulé comme un fou dans les villages voisins. Un copain de classe était avec lui, qui rêvait lui aussi d'une vie d'aventures, car il vivait seul avec sa mère, qui touchait une petite pension. Conduisant à toute vitesse, le fils du boulanger a encastré son véhicule dans un arbre. Son copain de classe est mort sur place. Le fils du boulanger a survécu. Quand la mère du jeune homme décédé a croisé le fils du boulanger dans la rue, elle a ressenti, outre une immense tristesse, une rancune amère. Le soleil illumine les vêtements blancs du boulanger, il est entouré d'un halo de gouttelettes d'eau. Je suis sidéré que les apparences soient à ce point trompeuses.

## AMSTERDAM

Quand je roule en voiture dans Amsterdam avec ma femme (Yvonne Sweering, près de quarante ans de vie conjugale), elle me fait parfois un compliment. Selon elle, je circule habilement en ville malgré son trafic infernal. Je connais les ruelles et les venelles, j'évite les cyclistes et les trams, je blague avec les chauffeurs de taxi et les employés de la ville qui débouchent les égouts. Je lui réponds : « C'est normal, Amsterdam, c'est ma ville, elle ne se débarassera jamais de moi, je suis né ici, contrairement à tous ceux que tu vois, tous ces nouveaux locataires qui viennent d'Eindhoven, de Le Helder, de Delden, de Twello

ou d'ailleurs. Tu crois vraiment que ce chauffeur pakistanais connaîtra un jour son chemin mieux que moi ? »

Le matin du 14 décembre, je roule dans le quartier de Prinseneiland, ma femme n'est pas avec moi. Un fonctionnaire municipal a garé son camion-benne au coin d'une ruelle. Je m'avance prudemment, je garde mes deux rétroviseurs à l'œil, je scrute devant et derrière, je fais tout cela en même temps. Un riverain me fait signe de m'engager, il y a la place pour passer. Il est à pied, il n'a aucun intérêt à ce que la manœuvre aboutisse, et je ressens chez lui une certaine irritation. Je déteste les Amstellodamois, ces grands parleurs inintelligibles et pittoresques, qui se prennent pour les plus grandes stars du pays. Je finis par me glisser, et l'homme me crie : « Où t'as eu ton permis ? » Il a un manteau chic et une femme qui baisse les yeux à son bras. Sans doute un patron de bistrot ou le tenancier d'un bordel. Un manteau bien coupé ne change pas un homme, la racaille reste la racaille. L'envie me prend de le tuer. Je déteste les Amstellodamois. Prinseneiland est un quartier splendide, il y gèle à moins cinq.

## LA DÉRIVATION

Dans un café, au pied de la Citadelle de fer de Salamanque, un prêtre flamand boit un café avec deux femmes. La première est sa sœur, l'autre son aide ménagère. Ils approchent tous les trois les quatre-vingts ans. La sœur sait que son frère a eu des relations avec son aide ménagère. Elle était donc à la fois son aide ménagère et sa maîtresse. Le prêtre n'en ressent aucune honte, l'Église n'avait à ce moment aucune emprise sur lui – il aimait le sexe comme il aimait le cognac, les cigares et les moules. La sœur est une catholique des plus classique : elle hait

les maîtresses. Cela se voit en les observant tous les trois dans le café. La maîtresse, pour sa part, se montre indulgente. Après avoir été aux toilettes, elle prévient la sœur qu'elles ne sont pas tout à fait propres. Un jeune Espagnol en jeans s'approche du prêtre et lui demande pourquoi on doit croire. Le prêtre n'est pas surpris et répond, calmement, que cela lui donne une occasion de se plaindre. « L'homme doit pouvoir se plaindre de l'existence. Tout art est une plainte envers la vie, l'art est un canal de dérivation. » Le jeune homme semble satisfait de cette réponse. Il se dirige vers le bar où sont accoudés ses camarades, leur passe le mot.

#### L'USINE QUI FABRIQUAIT DE L'ASPHALTE

Je mangeais avec mes parents dans un restaurant chinois à Uithoorn, au bord de l'Amstel, non loin d'une usine qui fabrique de l'asphalte. Elle explosera quelques années plus tard (« gardez portes et fenêtres fermées, mais il n'y a aucun danger pour la santé publique »). Il ne faisait ni clair ni sombre, les eaux de l'Amstel étaient argentées. Ma mère avait pris avec elle un sac en plastique pour emporter les restes, pour le chien. J'avais honte, je l'ai priée à voix basse de se tenir. Elle répétait sans cesse : « On l'a payé, non ? » et « Ça finira de toute façon à la poubelle. » Il n'y avait pas grand monde ce soir-là. Deux tables plus loin, un garçon et une fille s'embrassaient avec passion. Tandis qu'ils pressaient leur visage l'un contre l'autre et que leur bouche s'exerçait à de nouvelles expériences, la fille m'a jeté un regard en coin.

## LA VIE SPIRITUELLE

KHOP passe toutes ses journées dans sa chambre. Quand je lui demande ce qu'il y fait, il me dit : « Je travaille. » HCBP est en Inde. KHOP écoute tous les jours la radio allemande, ce qui est logique puisqu'il est né à Berlin et qu'il a un passeport allemand. HCBP est hindou, ce qui est aussi logique car il a reçu à Santpoort une éducation sévèrement catholique, son père a même reçu une décoration du Vatican. KHOP m'envoie à l'occasion un e-mail lapidaire sur ce qu'il a entendu à la radio allemande. HCBP me téléphone pour me dire qu'on le voit dans un documentaire diffusé sur la chaîne hindouiste OMH. KHOP m'envoie un message sur Adam & Ève, qui n'ont passé que sept heures au paradis (c'est-à-dire sur le plateau du Golan). HCBP explique dans le documentaire que son gourou était de la trempe du criminel Joop de Vries (l'Al Capone de l'Oudezijds<sup>1</sup>). Je lui demande si Adam et Ève étaient des éphémères<sup>2</sup> qui s'imaginaient être des humains, mais il me répond, agacé, que c'est à moi de tirer cela au clair. Quand il est chez les sâdhus, HCBP récite très vite des choses très profondes et conclut par : « Je te laisse y réfléchir. » (Au cœur de l'Oudezijds, il évitait ainsi de perdre la face.)

## UNE RÉVOLUTION

J'ai écrit la phrase suivante : « Je lui demande si Adam et Ève étaient des éphémères qui s'imaginaient être des humains. »

1. L'Oudezijds Voorburgwal et l'Oudezijds Achterburgwal sont des rues et des canaux qui délimitent en partie le quartier rouge d'Amsterdam.

2. Les éphémères sont des insectes ailés considérés comme ancestraux qui ne vivent que quelques heures.

Une vilaine phrase, avec une répétition du verbe être. La traduction en néerlandais des *Annales* de l'historien romain Tacite, publiée en 1920, regorge de passages inintelligibles et d'erreurs grossières. Très souvent, le participe passé est mal écrit. On peut lire, par exemple : « La ville a été fonder. » Il me semble que cette forme était déjà fautive en 1920. Pourtant ses traducteurs étaient tous deux docteurs en latin et littérature latine, l'un d'eux était même enseignant (le métier avait peut-être déjà perdu de sa superbe à l'époque). De nombreuses phrases dans les *Annales* sont incompréhensibles, même quand on les relit plusieurs fois.

Je me rappelle que les professeurs du lycée Spinoza où j'avais étudié affirmaient que Tacite était le plus grand écrivain de l'Antiquité. Il était concis et intouchable (il inventait probablement ses propres règles – je ne m'en souviens pas précisément, je n'étais pas très attentif, je regardais souvent par la fenêtre et j'essayais de capter l'odeur de Corrie van Huystede qui était assise devant moi). Je n'ai jamais compris grand-chose à la grammaire, ni latine ni hollandaise. J'ai toujours essayé d'en apprendre les règles, mais l'essence même de la grammaire m'a toujours échappé. En lisant cette version de 1920, je me dis que les traducteurs avaient essayé de fabriquer une sorte de latino-hollandais tacitien. J'aimerais en faire de même, écrire (dans un journal, par exemple) : « Je lui demande si Adam et Ève étaient des éphémères qui s'imaginaient être des humains. » Je tremble d'excitation à cette pensée révolutionnaire.

## LES ÉCONOMIES

Une putain ne doit pas jouer à la maman. Elle doit imposer son autorité. Dans l'hôtel de passe d'à côté, dans l'Oudezijds, une

des prostituées s'appelait Joke. Je ne lui parlais jamais, car mon intuition me disait qu'elle voulait jouer à la maman avec moi. J'ai souvent parlé avec son maquereau, André A. (arrivé clandestinement à Rotterdam dans les années 1960 sur un navire en provenance du Suriname), lors de veules soirées d'été, dans une vague odeur d'urine qui s'échappait des toilettes publiques du bout de la ruelle Barndesteeg. Un jour, Joke et André ont disparu. J'entendais les rumeurs. Joke avait économisé 70 000 florins et les avait cachés dans un placard. Elle voulait acheter une petite ferme et s'offrir une vie décente. André avait trouvé l'argent et l'avait dépensé au jeu en l'espace d'une nuit. Joke a été anéantie par cette trahison. Après six semaines, elle a repris le travail. J'ai reparlé à André, mais je n'ai pas osé évoquer les raisons de sa trahison. J'étais encore jeune à l'époque. J'ignore si j'oserais lui en parler aujourd'hui. C'était un homme bien bâti, un bon vivant, durant ces années-là.

## LE GARÇON

Je mets les pieds pour la première fois dans un magasin d'informatique, le *MacHouse 1st AppleStore*, à Woerden, une zone industrielle. Des *geeks* y ont les cheveux courts et portent des vestes de cuir noir. C'est logique et naturel, Darwin ne l'aurait pas voulu autrement. Un homme, barbe et cheveux longs, entre seul, il fait tache dans cet environnement épuré aux gadgets sophistiqués, à côté de ces clients pâles. Je me souviens de ce garçon, celui que j'ai connu dans ma jeunesse. Intelligent et las, veste de cuir noir, pantalon moulant, bottes pointues aux talonnettes usées, il n'a rien de raffiné, c'est un fils de boucher qui étudiait au lycée Montessori, un ami du poète Remco Campert, le découvreur de Charlie Parker, « The Bird ». Éternel

trentenaire, grand séducteur, c'était lui le Garçon, l'intouchable, un garçon du passé, pas une mauviette, rien à voir avec ceux de l'avenir. Pour moi c'était lui l'irréremédiable présent, le garçon de ma jeunesse, né au Pijp, un quartier populaire d'Amsterdam, qui emprunte l'avenue Apollo sans avoir peur de personne. Je me tiens derrière lui près du comptoir pour entendre sa voix, et il ne me déçoit pas. Mes illusions s'envolent sur le parking. Il ouvre la portière d'un vieux bus Mercedes, en fait sortir un jeune chien enjoué, lui lance une balle de tennis, je vous laisse imaginer la suite. Il me sourit, ce qu'il n'aurait pas dû faire. Le bus a été transformé en camping-car. Minable. Remco Campert est devenu aujourd'hui millionnaire, il touche à tout, est invité partout, il a oublié ce garçon, qui n'est qu'une ondulation à la surface du temps. Woerden, zone industrielle, *MacHouse 1st AppleStore*. Novembre.

## UN HOMME ANODIN

La chaise a une garniture de satin rouge et des dorures exubérantes qui forment des volutes complexes. L'individu a le crâne chauve, des lunettes sans monture, une chemise rouge, des bretelles à motifs et des chaussures mi-hautes de cuir rouge. Lui et la chaise sont assortis. Un homme anodin est assis non loin sur une chaise de cuisine. L'individu aux chaussures rouges se lève pour aller chercher un verre de vin dans l'autre pièce. Un groupe de deux femmes et deux hommes entre. La plus petite des deux femmes s'approche de l'homme anodin, elle se poste devant lui et le dévisage. Elle tourne ensuite la tête et demande : « C'est Nico, non ? » Quelqu'un répond : « Quel Nico ? » Elle dit : « Le Nico de notre rue. » Quelqu'un conclut : « Non, il ressemble à Nico, mais c'est pas Nico. » Elles s'assoient (l'une des deux

femmes sur la chaise rouge et dorée), et elles ne font plus attention à Nico.

Le lendemain matin, au lit, l'homme anodin raconte à sa femme qu'on l'a pris pour Nico. Ils éclatent de rire.

## JÉSUS

Un homme est là depuis une heure, accompagné de trois sous-fifres. Ils se sont assis à la fenêtre qui donne sur le fleuve, l'Escaut, et boivent de la bière. L'homme leur apprenait à claquer des doigts comme il faut. Je me suis aperçu que c'était mon dentiste. Je lui ai demandé ce qu'il faisait. « Je leur apprends à claquer des doigts, je veux faire d'eux de nouveaux hommes. » J'ai dit : « Voici, toutes choses sont devenues nouvelles<sup>1</sup>. » Il m'a regardé d'un air surpris. J'ai ajouté : « Vous connaissez Jésus ? C'est Jésus qui l'a dit. » Il est resté là, bouche bée, n'a pas semblé saisir. Après quelques échanges timides et hésitants, j'ai compris qu'il ne savait pas qui était Jésus. Mon dentiste n'avait jamais entendu parler de Jésus ! C'était un vrai spécialiste, le meilleur dentiste que je n'avais jamais rencontré, il était passionné de voitures, il avait une fraise commandée par ordinateur dans son cabinet, mais il ne savait pas qui était Jésus.

Je venais d'avoir soixante-cinq ans et je recevais chaque mois une pension de vieillesse de l'État, j'ai donc estimé qu'il était de mon devoir de citoyen d'agir. Je lui ai expliqué que Jésus avait été crucifié et laissé pour mort dans une grotte, et que, quelques jours plus tard, son amie Marie-Madeleine ne l'avait pas trouvé dans sa tombe. Puis elle l'a vu marcher dans un jardin. Elle ne l'a pas reconnu immédiatement, elle l'a pris pour un

1. 2 Corinthiens, 5:17, selon la traduction de Louis Segond, édition de 1910.

jardinier. Quand elle s'est approchée de lui, il a dit : « *Noli me tangere* ("ne me touche pas"). » Le dentiste a dit : « Pourquoi tu me racontes ça ? » J'ai répondu : « C'est le début d'une grande religion, qui vous influence vous, moi, et quelques milliards d'autres personnes, *nolens volens* ("qu'on le veuille ou non"). » Le café est soudain devenu très spacieux. J'ai levé les yeux au ciel et j'ai dit : « L'univers est un grand cirque où les numéros s'enchaînent. Et l'acrobate s'appelle Jésus. » Je suis parti. En marchant sur la digue, j'ai vu l'homme parler avec ses sous-fifres, ils me regardaient.

## UNE TOUTE PETITE HISTOIRE

Je me réveille au lever du jour, je lis (pour la cinquantième fois) un extrait de l'écrivain John Cheever, un passage que j'ai choisi au hasard. Je veux comprendre ce qu'est l'écriture. Après vingt minutes, rassuré, je me rendors. Je me réveille entre 8 et 9 heures. Je pense à la toute petite histoire que je dois écrire. La feuille est blanche, je tente désespérément d'associer quelques idées entre elles. *N'écrire pour personne ; il n'y a pas de lecteur.* Je descends en pyjama, je tape ma toute petite histoire. Je remonte ensuite avec du thé, du jus d'orange et du pain grillé pour ma femme. Je m'habille et je vais voir les poules accompagné de mon chien. Je leur jette des graines, ramasse les œufs. Je rentre. La journée a commencé. J'ai quand même quelques lecteurs. Tinus D. me parle des dernières lignes de Richard L. Il les trouve « solipsistiques » et « autistiques ». Il écrit : « Que manque-t-il donc à sa vie ? Et, pour l'amour de Dieu, s'il pouvait nous épargner ses fins ouvertes dans des histoires qui font à peine quinze lignes. » Après réflexion, je pense avoir quelque chose à répondre à Tinus. Richard Lavatera n'a jamais

été socialiste, une étape nécessaire pour tout individu. Qu'on soit encore socialiste à quarante ans n'a plus d'importance, mais il faut l'avoir été. Pour ma part, l'être devenu n'était pas du tout mon intention au départ de ma vie, puisque la phrase de Francis Scott Fitzgerald « les riches sont différents de vous et moi » n'avait cessé de trotter dans mon imagination. J'avais espéré que Tinus y pense en lisant la fin de ma toute petite histoire. Mais on ne peut forcer personne.

## LA CLÔTURE

Une clôture entoure le camping espagnol d'El Pinar, qui est en bord de mer. De là, quand vous observez l'horizon en direction de l'Égypte, vos yeux regardent à travers ce grillage. Je n'aime pas parler de mon mariage, mais il le faut. Le soir, à 10 heures, deux hommes d'âge mûr ferment avec des cadenas les trois accès du camping. Les campeurs ne peuvent plus passer par là pour aller à la plage, et les voleurs doivent rester à l'extérieur. Ma femme s'imagine que ces deux hommes font leur ronde la nuit à heure fixe et rouvrent ensuite le camping à 7 heures du matin. Elle dort ainsi à poings fermés. Personnellement, je fais moins confiance aux gens. Mais, bizarrement, je suis aussi moins sur mes gardes qu'elle. Concernant El Pinar, par exemple, je considérais que les deux veilleurs, qui en avaient vu, avaient effectivement l'obligation de faire leur ronde toutes les heures en vertu de leur contrat, mais qu'ils n'en faisaient rien. Ils devaient sûrement aller se coucher à 22 heures 30 et se levaient à 6 heures 45.

Voilà pour le mariage. Un mot à présent sur les Noirs de Blanes. La municipalité a engagé des gens de couleur. Ils viennent nettoyer la plage tous les matins, en uniforme, sept fois par

passé à André Gide – comme, lui aussi, a été ministre. Je dis à Gerrit qu’il confond avec l’ami d’Eddy du Perron, qui a été ministre de la Culture sous de Gaulle. Ses anciens amis de gauche avaient crié à la trahison et avaient affirmé que sa seule réalisation à ce poste avait été de sabler les monuments noircis par la pollution. Non, ce n’est pas ça, je ne me souviens plus du nom du ministre en question, alors que j’ai lu son roman le plus connu, sur les révolutionnaires en Chine. Dieu ne sait plus non plus, il s’évertue à répéter le nom d’André Gide. À leur départ, je dis à Dieu : « Cherche son nom chez toi, et appelle-moi. » Mais il ne le fait pas, il me laisse me torturer devant la télévision. Je me rapproche du but, doucement mais sûrement, en me disant que nous n’avons pas évoqué Mauriac sans raison. Je sens que je brûle, je laisse la mémoire faire son chemin sans forcer. À 22 heures 30, fulgurance : « André Malraux ! » Un quart d’heure plus tard, je me rappelle même le nom de l’ouvrage, *La Condition humaine*. Livre culte. J’hésite à appeler Dieu, il est peut-être déjà au lit. Je finis par me décider, sa femme décroche. Je dis : « Malraux ! » Elle Lui fera part du message.

## LE MAGASIN

Dans une librairie, un endroit fréquenté par des gens bien élevés, à côté d’un homme dont je connais le nom, mais sans me souvenir de celui-ci. Toute ma vie est présente dans ma tête, mais seule une infime partie m’est accessible. L’homme a été professeur de néerlandais. Il a un jour donné une leçon sur l’écrivain Simon Vestdijk, elle était si inspirante que ma fille aînée s’en souvient encore vingt-cinq ans plus tard. Nous discutons comme deux personnes qui se connaissent ; ce qui est possible puisqu’il ne sait pas que j’ai oublié son nom. Il se

peut d'ailleurs qu'il ne se souvienne pas du mien non plus, mais, moi non plus, je ne peux pas le savoir. Nous parlons des illustrations dans un livre d'histoire. J'ai remarqué une inscription sur l'épée d'un Viking. Il m'explique qu'il a étudié ces inscriptions à l'académie (il appelle l'université « l'académie », ce qui m'impressionne), dans un cours consacré au gotique. Et c'est là, un après-midi, dans une librairie de province – je ne vous mens pas – qu'il me récite, sur un ton grandiloquent, un adage en gotique.

Après son départ, la librairie dit à une vieille dame que le temps se couvre et qu'il va pleuvoir. La vieille dame lui répond que c'est bon pour les jardins, que cela rend la terre fertile. J'aurais voulu dire à mon tour quelque chose à la librairie, je voulais lui citer un adage en gotique. Ce n'était pas si improbable puisque j'avais, moi aussi, suivi un cours de cette langue morte, plus jeune, et même passé un examen écrit. Une semaine plus tard, vous deviez téléphoner au département de germanistique pour avoir vos résultats. Je l'ai fait dans une cabine téléphonique située sur le Damrak, une des principales artères d'Amsterdam, car nous n'avions pas le téléphone à la maison. J'avais passé l'examen de justesse. J'étais tellement soulagé que je suis resté quelques instants en silence devant le combiné et l'annuaire. Au bout d'un moment, une Surinamaïse a frappé à la vitre, agacée, elle semblait pressée. J'ai ouvert la porte et me suis disputé avec elle. Selon moi, elle devait faire preuve d'un peu plus d'empathie envers ses semblables. Tout ce que j'ai su un jour du gotique m'est devenu quelques minutes après inaccessible. Je ne mens pas quand je vous dis que je ne connais rien du gotique. Rien.